

## LE PRINTEMPS DE DENIS GUÉNOUN<sup>1</sup>

Dans la préface qu'il a donnée à l'édition du *Printemps*<sup>2</sup>, T. Todorov parle, par image, du caractère « épique » de ce théâtre. On ne saurait mieux dire. Épique signifie propre à l'« épopée », laquelle est un récit mettant en scène des héros dont les aventures constituent un symbole de la destinée humaine. C'est bien là une définition globale du *Printemps*. Et c'est là sans doute pourquoi, spontanément, le spectateur se souvient de Shakespeare : l'ampleur du projet, la diversité des scènes et des tons, la puissance d'évocation, nous situent d'emblée sur un plan qui est celui du grand dramaturge anglais.

Quatre-vingt personnages historiques, dont la liste embrasse, autour de l'empereur, de rois et de papes, la plupart de ceux dont la richesse, la ruse ou le génie firent alors les maîtres de l'Europe, et bientôt du monde : dans leur cohorte, les figures dérisoires ne manquent pas, créant un contraste qui profite aux Colomb, Michel-Ange<sup>3</sup>, Luther, Copernic, semeurs véritables (plus que les autres) d'avenir. Autour d'eux se regroupe le petit nombre des personnages secondaires imaginés par l'auteur et qui donnent à ces premiers l'épaisseur du quotidien. Puis, une figuration parfois abondante, engendrant l'impression grouillante des masses humaines, qui elle aussi s'attache à l'histoire. L'intrigue, ou plutôt une série d'actions étendues sur trente-cinq années (de 1492 à 1527)<sup>4</sup> – le temps d'une génération ! – concerne l'Occident entier, avec les débuts de notre Amérique...

L'énumération donne le vertige. Le talent de Denis Guénoun et de ses comédiens est de maîtriser cette matière de façon à en extraire une signification, sinon claire et simple (l'histoire est toujours équivoque), du moins qui soit indubitable pour le spectateur durant les heures où il est là : une signification *poétique*, dans le sens le plus fort de ce mot. Cette longue kyrielle de déchirements civils et personnels, de guerres, de cruautés, de mensonges, mais aussi d'exigence morale, de compassion, de tendresse, de générosité d'esprit : c'est le tuf où s'enracine, chez quelques êtres d'élite, leur quête de la beauté et la liberté de leur intelligence. Ce n'est pas un hasard

---

<sup>1</sup> Je conserve la graphie telle qu'elle figure dans le tapuscrit original : « Le printemps » n'est pas souligné comme un titre d'ouvrage, tel qu'il l'est dans le corps du texte. Je reproduis ce document avec la correction de très peu nombreuses coquilles de frappe. (*Les notes sont de de DG pour la présente publication de janvier 2021.*)

<sup>2</sup> D. Guénoun, *Le Printemps*, Actes Sud 1985. Texte disponible sur <http://denisguenoun.org/oeuvres-en-ligne/le-printemps-1985-revu-avec-une-introduction-et-une-preface-originales-2015/>

<sup>3</sup> Graphie rectifiée.

<sup>4</sup> En vérité la dernière scène (scène 32) est indiquée dans la pièce comme se situant au « début des années quarante ».

si l'une des figures principales, et dont la présence se fait d' « époque » en « époque »<sup>5</sup> plus instante, est l'astronome Copernic, l'homme qui – si l'on peut dire – renversa la marche de l'univers en démontrant que la terre n'en est pas le centre. Vérité définitivement établie à nos yeux, mais issue alors d'un nœud de contradictions non moins dramatiques que celles liées à la découverte et à l'exploitation des « Indes » ou à la purification luthérienne de la foi. C'est pourquoi sans nul doute Denis Guénoun fait une place centrale et pathétique au personnage de Jeanne la Folle, douce reine-otage, plongée dans la nuit illuminée de la déraison par son propre, apparent pouvoir, et qui fut la mère de Charles-Quint, empereur du monde. Pas un hasard non plus, si la dernière vision de la pièce est celle de la « Nef des Fous » : allégorie inspirée par le poète alsacien Brandt, qui la forgea vers 1500 pour désigner l'irrationalité du monde et de ceux qui le mènent. Chez Guénoun comme chez Brandt, la Nef emporte pêle-mêle cette foule ; mais elle finit, dans la magie du premier, par s'élever dans le ciel. Les ultimes paroles alors prononcées par Jeanne au terme d'un grand monologue lyrique, évoquent l'étendue, le vent des cimes, la musique des flûtes : le printemps d'un monde – dont on nous laisse rêver amèrement à ce que nous en avons fait... Scène culminante, qui répond à celle par laquelle a commencé le drame : ce moment de 1492 où, presque simultanément, le roi d'Espagne conquiert Grenade, dernière possession musulmane en pays chrétien, expulse les juifs de son royaume, et autorise Christophe Colomb à partir, en quête d'un continent nouveau.

Ce même dessein se réalise, en mode polyphonique, sur plusieurs plans. Le langage fait alterner le grave, le tendre, le passionné, le grotesque. Le texte est long (250 pages), beau, et supporte bien la lecture. Mais sa vocation profonde, éclatant à chaque phrase, est vocale : il s'offre à l'acteur comme une souple matière attendant d'une gorge humaine son juste timbre, sa hauteur, son poids et, à chaque représentation, sa nouveauté. Cette plasticité, le mouvement du jeu scénique, la chorégraphie, dans un décor réduit à l'essentiel significatif, mêlant souvent à quelque chose d'allusif le détail minime et concret qui « fait voir » : multiple articulation du langage théâtral, qui permet au comédien le constant « double jeu » tendant à transformer, pour chacun d'entre nous, le tableau d'histoire en un engagement personnel, en une interrogation sur la vie.

Paul Zumthor<sup>6</sup>

<sup>5</sup> La pièce est divisée en quatre « époques ».

<sup>6</sup> Le tapuscrit porte sous la signature la mention manuscrite : « Texte à paraître dans APORIE n° 8 ». Ce numéro d'une revue éditée par Jean-Claude Grosse au Revest-Les-Eaux (Var) n'a, à ma connaissance, pas paru, la publication s'étant interrompue pour laisser place aux éditions Les Cahiers de l'Égaré, que le même animateur n'a cessé de faire vivre durant les décennies suivantes.